

PALESTINE

JUIN 2003

Mercredi 4 juin - samedi 7 juin

Arrivées de Raymond le 4, de Maggie et Bernard le 6, et de Nicole, Françoise, Sylvie et Astrid le 7. Tout le monde passe la douane sans «gros» problème, quoique avec des fortunes diverses. Il est à noter qu'une femme voyageant seule suscite apparemment plus de suspicion que celles qui voyagent en duo ou en trio, ou même qu'un homme seul.

Quant à Christophe, repéré par les services de sécurité lors d'une mission antérieure, il est refoulé après une nuit passée dans les geôles de l'aéroport.

Dimanche 8 juin

Matin : Visite « alternative » de la vieille ville de Jérusalem avec Yacoub, militant palestinien du Land and Housing Research Center, et Lena, de l'Alternative Information Center, qui nous présentent une approche historique, politique et sociale de cette ville de 1 km² et de 770 000 habitants, divisée en quatre quartiers, musulman, chrétien, juif et arménien. Un journaliste israélien filmera toute la visite.

La partie est de la ville (arabe) a été occupée par Israël en 1967 après la Guerre des Six Jours. Petit à petit un transfert de population juive s'est effectué en occupant peu à peu un bon nombre de maisons palestiniennes. Ariel Sharon a donné l'exemple en occupant une belle maison dans le quartier musulman de la vieille ville. A travers l'occupation de cette maison (offerte par un riche juif américain en 1987), Sharon dit aux Israéliens : « faites comme moi » et il a fait inscrire sur une banderole, en hébreu : « Que ma main droite m'oublie si j'oublie un jour Jérusalem ».

Nous voyons plusieurs maisons détruites. Il est très difficile pour un Palestinien de reconstruire sa maison, car il lui faut non seulement prouver qu'il est propriétaire du terrain (or souvent les titres de propriété sont collectifs, certains propriétaires ne sont plus là et le gouvernement peut alors appliquer la « loi sur les absents » de 1948 qui permet de confisquer les biens des personnes « absentes »), mais il doit en plus demander un permis de construire qu'il est extrêmement difficile d'obtenir.

Une des maisons détruites l'a été accidentellement par le gaz. Le propriétaire n'a jamais eu la permission de reconstruire, sous prétexte que sa maison aurait explosé suite à une manipulation d'explosifs.

Les vieilles et magnifiques pierres plates qui pavait les rues ont été enlevées et remplacées par des grands carrelages modernes, les fontaines anciennes ont été démantelées.

Nous passons près d'un ancien hôpital autrichien, maintenant fermé.

45 000 enfants ne sont pas enregistrés à Jérusalem, et de ce fait, les services sociaux ne leur sont pas accessibles.

Pour des raisons de « sécurité », les jeunes gens de moins de 40 ans ne peuvent pas entrer dans la vieille ville le vendredi.

Dans plusieurs ruelles, des filets métalliques ont été installés sur plusieurs dizaines de mètres pour protéger les passants agressés par des habitants juifs d'appartements situés aux étages supérieurs, qui lançaient des pierres, voire des bombes.

Nous voyons partout des caméras vidéos : il y en a 300 d'installées dans la vieille ville.

Nous passons près d'une maison occupée par la police israélienne ; notre guide nous explique que cette maison a été confisquée en 1968, car elle était considérée alors comme un centre de résistance. Le propriétaire a tenté de récupérer son bien et est allé jusqu'à la Cour Suprême; il a obtenu gain de cause devant cette juridiction, mais la police n'a jamais reçu l'ordre de se retirer de la maison !!

Déjeuner dans un petit resto palestinien tout près de la porte de Damas.

Fin d'après-midi : rendez-vous dans les locaux de l'A.I.C. avec Sergio Yanni et plusieurs associations, dont Yesh Gvul, association de réfractaires (conscrits ou réservistes israéliens refusant de servir dans les territoires occupés, voire dans l'armée) qui apporte également son soutien aux familles des soldats emprisonnés; Women in black, femmes israéliennes et palestiniennes qui théoriquement ne devraient pas se parler et mènent diverses actions, entre autres "action 2000" (apport de vivres dans les villages, soutien et protection contre les colons, afin de garder un ancrage dans les terres) ; Ta'ayush, groupe israélo-palestinien qui mène lui aussi des actions "transfrontalières".

Dans la soirée, arrivée d'Edwige, Lise et Safia qui ont été assez longuement interrogées à la douane.

Lundi 9 juin

Rendez-vous à l'A.I.C pour faire le tour des colonies du Grand Jérusalem avec Sergio.

Des colonies partout, plus ou moins grandes, qui ressemblent à des citadelles fortifiées mais plutôt dans le style blockhaus mieux fini. Les Israéliens veulent se protéger de façon disproportionnée et certaines façades d'immeubles ressemblent à des prisons.

Beaucoup de constructions en cours ; les ouvriers ne sont plus des Palestiniens, jugés trop dangereux depuis l'Intifada. Les promoteurs Israéliens emploient, avec des salaires très bas (3 000 shekels), des ouvriers venant principalement d'Europe de l'est ou d'Asie.

Les travailleurs palestiniens en Israël, dont un grand nombre ont perdu leur travail depuis l'Intifada, doivent avoir une carte magnétique pour passer les check-points. Certains sont clandestins et passent la ligne verte par des chemins détournés. Les Palestiniens de Jérusalem, « annexés », sont considérés comme des Israéliens et ont donc plus de facilités pour se déplacer.

Premier bout de mur pas très haut où il y a quelques jours, une personne qui avait tenté de passer s'est faite surprendre par les soldats et a été tuée. Un homme nous aborde pour nous remercier d'être là et nous dire ce qu'ils vivent.

Le long de certaines routes, nous voyons des murs peints de paysages à la manière de murs antibruit, mais sans constructions derrière. Ils sont là pour « protéger » les routes réservées aux Israéliens qui séparent Jérusalem de la Cisjordanie.

Depuis 1967, l'occupation et l'annexion de Jérusalem-Est, celle-ci est encerclée par des colonies stratégiquement implantées et des routes qui relient ces colonies à Jérusalem et Jéricho. Le « Grand Jérusalem » (dans lequel Jérusalem-Est est inclus) est considéré comme faisant partie d'Israël. Avec cette politique d' « encerclement » de Jérusalem-Est, la revendication des Palestiniens, c'est à dire faire de Jérusalem-Est la future capitale d'une Palestine indépendante, sera impossible à satisfaire.

Arrêt près de Kalandia (première vision d'un check-point) que l'on passera le lendemain pour aller à Ramallah. Dans le lointain, Bethlehém, entourée par des constructions de colonies. Arrêt au mont des Oliviers où l'on assiste aux brimades que les soldats israéliens font subir à un vendeur de cartes postales. Retour porte de Damas, moment de libre en attendant le rendez-vous avec Bayia qui nous fait part du programme pour notre séjour. Deux possibilités pour les déplacements : Nous nous organisons nous même avec les transports publics ou elle s'occupe de nous trouver un taxi, nous optons pour le taxi.

Mardi 10 juin Ramallah

Nous passons à pied le check-point de Kalandia, sans rencontrer de problème. Ce qui n'est pas le cas des nombreux Palestiniens qui font la queue aux diverses entrées. Bayia est là et nous nous rendons à l'UPMRC, (Union des comités palestiniens de secours médical), association créée en 1979 travaillant dans le domaine de la santé (prévention, éducation et soins de santé primaire). Les constantes restrictions de déplacement et la destruction de nombre d'infrastructures hospitalières, médicales et sanitaires par les forces d'occupation rendent difficile le travail de l'UPMRC; celle-ci gère néanmoins 32 cliniques.

Rencontre avec plusieurs personnalités dont le Dr Mustafa Barghouti.

Nous discutons des prisons israéliennes avec Mme Khalida Jarrar, directrice d'*Addameer*, association de soutien aux prisonniers. La torture y est de règle au début de toute détention pour raison politique. Les soins sont très précaires, y compris pour les personnes gravement malades. Les visites des parents sont interdites, 286 enfants de moins de 16 ans sont actuellement en prison, dont certains de moins de 12 ans. Dans les camps de prisonniers du Néguev, 1'200 détenus connaissent des conditions encore plus dures, en raison du manque d'eau et de la chaleur.

Nous visitons ensuite un centre médical pour handicapés, 2'500 Palestiniens sont devenus handicapés en raison de la violente répression de l'Intifada.

La situation économique difficile ne permet pas d'acheter suffisamment de matériel pour handicapés et pour les maladies chroniques (appareil respiratoire, par ex).

En avril 2002, l'hôpital de Ramallah a été attaqué par l'armée israélienne ; 30 personnes y furent tuées. Le même massacre a eu lieu à Naplouse.

Nous rencontrons une technicienne de laboratoire qui travaille dans une « clinique mobile », composée habituellement d'un chauffeur, d'un médecin, d'une infirmière et d'un éducateur. Les conditions de travail de ces « cliniques » sont rendues très difficiles par les check-points et ses inévitables contrôles et attentes. Des femmes sont formées aux techniques d'accouchement pour permettre aux parturientes qui ne peuvent aller à l'hôpital (à cause des bouclages fréquents), de mettre leur bébé au monde dans de bonnes conditions.

Nous rencontrons également des militants du PNGO (Palestinian Non Governmental Organizations), organisation faïtière créée en 1993, qui regroupe 78 ONG.

En quittant le bâtiment de l'UPMRC nous apprenons qu'un attentat israélien a eu lieu le jour précédent dans la bande de Gaza et qu'un personnage important du Hamas aurait été tué par un missile tiré sur sa voiture.

En route pour l'université de Bir Zeit, nous devons descendre des voitures pour passer une barricade de gravats qui coupe une longue route en plein soleil par où transitent beaucoup de gens et de marchandises ; des volontaires aident les personnes handicapées à faire le trajet. Après environ 1 km de marche, nous arrivons à un check-point où une cinquantaine de personnes attendent en plein soleil, à une centaine de mètres du barrage volant israélien, l'autorisation de s'approcher, individuellement, des soldats chargés du contrôle.

Nous nous arrêtons près du groupe, prenons quelques photos, mais assez vite, un véhicule de l'armée s'approche de nous et un soldat nous demande ce que nous faisons ici et nous ordonne de partir. Raymond demande si nous avons le droit d'aller à Bir Zeit et, de même, celui de revenir à Ramallah. Le soldat répond par l'affirmative et nous décidons de rester dans la file. Aussitôt un deuxième véhicule militaire, plus imposant, arrive vers nous, et cette fois l'ordre d'évacuer est plus « impératif ». Nous rebroussons chemin vers Ramallah.

Nous faisons un crochet par la Mouqata (préfecture), où réside le président Arafat. L'ensemble administratif compte plus de décombres et de ruines que de bâtiments entiers. Après un moment d'attente, nous apprenons qu'il ne sera pas possible de rencontrer le président, nous aurions dû nous annoncer à l'avance.

Puis nous passons près de l'hôpital et nous arrêtons près d'une tombe commune où sont enterrées les personnes décédées durant la 2^{ème} Intifada pendant un couvre-feu, donc sans la possibilité d'emporter les morts au cimetière. Nous rencontrons ensuite un médecin militant des droits de l'homme à Ramallah; au cours de la discussion, il reçoit un appel de son fils mineur qui est emprisonné en Israël. Nous nous rendons ensuite au centre de Ramallah où une fête est organisée en l'honneur du prisonnier Abou Soukar qui vient d'être

libéré après avoir subi la plus longue peine d'incarcération (27 ans). Malgré la foule qui l'entoure, quelques-uns d'entre nous peuvent échanger quelques mots avec lui. Avant de quitter Ramallah, nous assistons, au centre culturel, à la projection du film Jenin Jenin. Retour sur Jérusalem où il y a l'armée et la police partout. Nous apprenons qu'un attentat vient d'avoir lieu à Jaffa road où un bus a sauté. Il y a une dizaine de morts et beaucoup de blessés.

Réponse du Hamas à l'attentat de Gaza? Quoi qu'il en soit, la "Feuille de route" paraît mal barrée.

Mercredi 11 juin Naplouse

Les passages aux check-points se font sans trop de difficultés. Nous croisons un véhicule des Centres Culturels Français, un véhicule canadien, un camion de la Croix-Rouge (immatriculé à Genève). Tout le long de la route, nous apercevons de nombreuses colonies, souvent implantées au sommet des collines. A l'entrée de Naplouse, la Préfecture a été entièrement détruite par l'aviation et les chars israéliens. En fait, pratiquement toutes les infrastructures de l'Autorité Palestinienne (construites avec l'aide de la Communauté Européenne) ont été détruites en 2002. A fin janvier de cette même année, il y a eu un couvre feu qui a duré 40 jours.

Nous rencontrons les responsables de l'UPMRC de Naplouse et des militantes de la PWWS (Palestinian Working Women Society). La PWWS, fondée en 1981, regroupe des comités de femmes Palestiniennes et a inclus dans son programme une campagne de sensibilisation et d'éducation populaire contre la violence faite aux femmes. En effet, la situation politique particulière des Palestiniens crée une ambiance de stress et de tension telle que les problèmes domestiques tendent à augmenter. Les femmes sont bien souvent victimes de ces tensions, car elles sont, traditionnellement, responsables du maintien et de la cohésion de la structure familiale. Depuis la 2^{ème} Intifada, cette organisation s'occupe plus particulièrement des enfants. Il y a une salle d'ordinateur où ils ont la possibilité de communiquer avec l'extérieur, ils cherchent des correspondants de leur âge.

Longue rencontre au Medical relief avec plusieurs responsables politiques (députés, membres du "Conseil municipal" de Naplouse), puis retour au Medical center pour le repas. L'après-midi est consacré à la visite de la vieille ville où l'on voit, entre autres ruines, une maison détruite la nuit même par les soldats sous prétexte d'arrêter un chef du Hamas.

Visite des souks et d'une boutique-fabrique d'épices.

Retour à Jérusalem et réunion du groupe : Lise et Safia décident de quitter le groupe après la journée de demain, elles préfèrent rejoindre Alain et continuer la mission avec Ta'ayush.

Jeudi 12 juin Jenine

Départ pour le nord de la Palestine. Notre chauffeur a choisi de nous faire passer par Jéricho et la vallée du Jourdain par les routes israéliennes, ce qui fait un grand détour ; mais la route normale, avec les nombreux check-points et les contournements de colonies, rend la durée du voyage Jérusalem-Jénine incertaine et de toute façon plus longue.

Tout le long de la route, une clôture électrifiée barre l'accès au Jourdain.

Nous traversons une région agricole riche et passons près du kibboutz d'Ein Harod, l'un des plus anciens et des plus importants.

Au check-point de Jénine, les soldats, des Falashas, nous refusent le passage. Un groupe de quatre Etats-uniens réussit à passer, car il y a un médecin parmi eux et cela a fait fléchir l'intransigeance des militaires. Notre chauffeur vient nous rechercher et décide de nous emmener à Jénine par un chemin de traverse dans la campagne. Nous passons près du mur qui, à cet endroit, isolera un village palestinien du côté israélien.

Nous arrivons à Jénine à 12 h20. Ville de 45 000 habitants, dont 13 000 réfugiés.

Nous rencontrons un réfugié qui travaille à l'UPMRC. Il nous parle du mur, qui s'enfoncé quelquefois jusqu'à 15 km à l'intérieur de la Cisjordanie et va créer un véritable ghetto entre le mur et la ligne verte. Il nous indique que beaucoup d'habitants des colonies sont des délinquants ou des criminels. Les colonies ne sont habitées qu'à 30, 40 ou 60%. La stratégie est de construire d'autres colonies avant d'occuper complètement les anciennes. Il y a une

semaine, les militaires israéliens ont installé un check-point près d'un camp de réfugiés, avec un mirador, des drapeaux, une vidéo etc... Le lendemain le check-point a été démonté et la scène filmée par la télévision israélienne, qui l'a présentée comme le démantèlement d'une colonie!

Nous nous rendons à l'endroit où était situé le camp de réfugiés de Jénine. Il ne reste plus rien : tout a été rasé et nivelé. Un enfant nous accoste ; il nous dit vouloir devenir médecin, mais « ne pas vouloir tuer des soldats israéliens ».

Jénine a été envahi le 3 avril 2002. Le camp de réfugiés, situés au cœur de la ville a été attaqué par des chars et des hélicoptères utilisant des missiles. Les Palestiniens se défendirent avec des kalachnikovs et résistèrent jusqu'au 11 avril. 70 palestiniens périrent (dont 55 civils).

Nous nous rendons ensuite au cimetière où sont enterrés les victimes du massacre de Jénine.

Dans le restaurant où nous déjeunons, de nombreux impacts de balles tapissent les murs.

Nous visitons ensuite une petite église orthodoxe (l'église St Georges) construite autour d'une grotte où les lépreux étaient enfermés et où Jésus serait venu pour les délivrer et les guérir.

Nous sommes logés dans un centre de formation pour agriculteur du PARC (Palestinian Agricultural Relief Committees) à Zababdeh. Ce village proche de Jénine est, nous dit-on, le plus calme de Cisjordanie: c'est un village chrétien et les Israéliens ne veulent pas prendre le risque de se mettre à dos l'Amérique et l'Europe chrétiennes... Rencontre et discussion avec un journaliste suédois, Anders HANSSON qui écrit dans deux quotidiens, suédois et finlandais, puis nous partons visiter le village. Nous rencontrons un prêtre catholique palestinien qui dirige un collège de 600 élèves, qui viennent chaque jour malgré les difficultés (check-points, fouilles, etc...) Ce collège très moderne a été financé (2 millions de dollars) par l'Espagne, il y a 6 ans. On y enseigne l'anglais, le français et l'arabe.

Dîner sur la terrasse d'un petit restaurant ; nous regardons la TV (reportage sur les événements de Gaza) et discutons avec Anders et les Palestiniens qui nous accompagnent.

Nous rentrons à pied jusqu'au centre où nous passons la nuit.

Vendredi 13 juin Tulkarem

Un de nos accompagnateurs nous annonce que deux personnes ont été tuées à Jénine cette nuit, près de l'Université: un responsable des brigades Al-Aqsa (la branche armée du Fatah) et un responsable du Jihad Islamique.

Nous partons pour Tulkarem. La ville est sous couvre-feu et il y a peu de monde dans les rues. Nous rendons d'abord visite à Sohél El Salman, responsable d'une association palestinienne qui lutte contre la construction du mur; sa femme, Jordanienne, risque l'expulsion à tout moment malgré son mariage avec un Palestinien. Sohél nous explique que sa fille de 4 ans a appris le mot « tank » avant « papa » et « maman ». Nous y faisons la connaissance d'un journaliste free-lance japonais. Puis nous sommes reçu par Fayez Odeh, un paysan qui a vu une grande partie de ses terres confisquées pour la construction du mur. Il raconte que l'armée n'a même pas respecté ce qui avait été décidé et a doublé arbitrairement la surface confisquée.

Fayez s'est spécialisé dans la culture maraîchère biologique sous serre et son exploitation a fait travailler et vivre jusqu'à 9 familles du village. Il commercialise sa production à Tulkarem, Ramallah et Jénine et est aussi coordinateur du PFU (Palestinians Farmers Union). Chez lui, il nous montre une vidéo tournée durant la destruction de ses champs par les bulldozers de l'armée israélienne, puis nous allons voir ses serres détruites pour construire le mur. A quelques dizaines de mètres du mur, les châssis des serres sont encore partiellement en place, de même que les toiles protectrices, mais les tuyaux d'irrigation ont été systématiquement arrachés, tordus, percés. Dans les serres, quelques plants de tomates survivent au milieu de la végétation sauvage qui a pris possession des lieux.

La zone proche du mur étant interdite, nous nous approchons en silence, nous dissimulant sous les serres. Nous arrivons tout près de ce mur impressionnant de 8 m de haut, faisons des photos et retournons vite dans la zone autorisée. Mais nous avons été repérés, car une

patrouille de trois soldats se dirige rapidement vers nous. Le journaliste japonais veut s'éloigner en courant, mais Favez lui dit de ne surtout pas partir et d'attendre l'arrivée des soldats. Ceux-ci nous demande ce que nous faisons ici ; Favez explique que nous sommes des agronomes suisses et français qui viennent étudier les méthodes de production biologique en Palestine. Le gradé qui pose les questions n'est probablement pas dupe, mais n'insiste pas. Par contre il s'adresse au journaliste japonais (qui avait déjà tenté, en vain, de prendre des photos la veille), lui rappelle l'interdiction de filmer et photographier le mur qui lui avait déjà été signifiée le jour précédent et lui confisque le film qu'il avait dans sa caméra.

Nous rencontrons Yanis, un jeune grec qui travaille en Palestine depuis trois mois pour une ONG qui, en liaison avec le PARC, installe des systèmes d'irrigation pour les agriculteurs. Ce programme est co-financé par l'Union Européenne.

Retour dans la première famille pour un superbe repas de midi. Dans l'après-midi on nous emmène dans une famille qui produit de l'huile d'olive, nous découvrons qu'une bonne partie de leurs oliviers ont été déracinés et saccagés pour la construction du mur, à quelques mètres de leur maison (Israël achète l'huile d'olive en Italie et la vend moins chère que celle de Palestine). Le mur n'est pas encore construit mais tout est prêt, une tranchée a été creusée et des barbelés érigés. Nous prenons le thé sur la terrasse, sur le toit de la maison, d'où nous voyons passer régulièrement des jeeps de l'armée, ornées de grands drapeaux israéliens flottant avec arrogance. Nos hôtes nous expliquent que parfois, les soldats s'amuse à faire des cartons sur la maison.

Après une partie de foot dans la rue avec des enfants palestiniens, Yanis et le journaliste japonais, nous prenons le repas du soir devant la maison de Favez, suivi du narghilé pour les amateurs. La mère de Favez s'inquiète pour son fils, car nous avons pris des photos interdites du mur. Puis Favez nous emmène dans une grande maison communautaire qui appartient à sa famille et où nous passerons la nuit.

Soirée paisible sur l'herbe. Seul un bruit à peine perceptible, mais lancinant, trouble la sérénité du moment. Ce bruit, qui va durer plusieurs heures, est celui d'un de ces drones (petits avions de reconnaissance sans pilote) qui ont pour mission de surveiller en permanence la Cisjordanie et la bande de Gaza. L'un d'eux, l'Aerostar, vole à une vitesse comprise entre 100 et 170 km/h; il se tient à 4500 m. d'altitude pour éviter d'être vu et entendu et peut tenir l'air 14 h d'affilée. Equipé de moyens de détection optique et infrarouge pouvant être couplés à un laser, il peut aussi emporter des équipements de renseignement électronique et d'écoute. En 2004, des drones encore plus modernes seront mis en activité. Plus lents et capables de voler jusqu'à 10 000 m. d'altitude, leurs moyens d'espionnage seront encore plus performants, permettant de déceler, par exemple, des objectifs souterrains ou camouflés.

Au moment de nous coucher, le bruit du drone est couvert par celui d'hélicoptères qui s'approchent, s'éloignent, reviennent...ceci jusqu'à 3 h du matin. Nous apprendrons le matin que des hélicoptères ont tiré dans la nuit à Tulkarem, sans faire de victimes. Ceci est assez fréquent; l'armée d'occupation manifeste ainsi sa présence et la menace permanente qu'elle fait peser sur le peuple palestinien.

L'eau est entièrement sous contrôle israélien. Certains villages n'ont de l'eau que 2 heures tous les 3 jours et si un agriculteur a la (mal)chance d'avoir une source sur son terrain, son puits est comblé: les 80% de la nappe phréatique cisjordanienne sont volés par les Israéliens.

Samedi 14 juin

Le journaliste japonais nous quitte pour se rendre à Naplouse.

Après le petit déjeuner, nous allons voir un vieux monument censé commémorer le passage de Jacob, puis nous visitons une poterie et, à 10 h., nous partons pour Qalqilya; Yanis nous accompagne. Nous arrivons à Jayous, où nous apprenons que Qalqilya est fermée. Comme la ville est entourée complètement par le mur, nous n'avons aucune chance de pouvoir nous y rendre. Nous rebroussons chemin vers le tracé du mur, le suivons un bout à pied et nous tombons sur des militants de l'AWC (Apartheid Wall Campaign) qui y ont dressé un camp où

des meetings réunissent Palestiniens, Israéliens et Internationaux. Il s'y trouve également une petite équipe de TV espagnole.

Ce camp était prévu au départ pour deux semaines mais cela fait deux mois qu'il dure. Les meetings ont un grand impact sur la population des villages proches; ils permettent aux gens de s'exprimer et de débattre des problèmes engendrés par la construction du mur. L'armée ne sait pas trop comment réagir face à ces pacifistes, la région n'ayant pas (encore?) été déclarée zone militaire et les Internationaux vont et viennent, y restant quelques jours avant de repartir. Une Italienne est retournée chez elle afin d'y témoigner de la construction du mur et proposer un jumelage entre villages italien et palestinien. Nous y rencontrons aussi une jeune Canadienne de Vancouver, militante d'ISM (International Solidarity Movement), qui vient de terminer ses études d'histoire et a fait un voyage au Proche-Orient (Syrie, Liban, Jordanie). Elle est à Naplouse depuis un mois où, avec d'autres Internationaux, elle mène des actions de soutien au peuple palestinien (déblayage de routes obstruées par l'armée, protection de maisons devant être détruites par les militaires); elle est avec une jeune militante israélienne de l'AWC.

Comme la majorité d'entre nous ne voit pas très bien ce que nous pourrions faire d'une nuit dans ce camp et que, d'autre part, notre interlocuteur de Jayous ne semble pas trop savoir que faire de nous, nous décidons, après discussion, de rentrer le soir même à Jérusalem, en compagnie de la Canadienne et de l'Israélienne.

En revenant à Jérusalem, nous passons le check-point dans la file réservée aux Israéliens; un soldat nous arrête et nous ordonne de retourner faire la queue dans la file palestinienne, mais il suffit d'une phrase en hébreu de l'Israélienne pour qu'il s'amadoue et nous laisse passer. A marquer d'une pierre blanche: cela sera la seule fois où l'on ne nous demandera pas nos passeports.

Le mur, dont la construction a commencé en avril 2002, fera à terme quelque 700 km. En certains endroits, considérés à haut risque par la sécurité israélienne, il fait (ou fera) 8 m de haut. Ailleurs, il consiste en une clôture métallique de 3 m de haut, munie de capteurs tactiles. En fait, il ne s'agit pas d'un simple mur, mais d'un dispositif comportant, de chaque côté, une zone de plusieurs dizaines de mètres avec des rouleaux de barbelés acérés de 1,80 m de haut et une route asphaltée pour l'armée. Entre la route et les barbelés, une piste de sable permet de déceler les traces d'une éventuelle tentative d'approche. Un fossé de 2 m de profondeur empêche le passage de tout véhicule. Des capteurs au sol détectent toute présence suspecte. Des tours d'observation sont disposées tout le long du mur, avec radars et soldats disposant d'un équipement de vision nocturne. Aux caméras à infrarouge vient s'ajouter la surveillance vidéo permanente exercée par les drones. Toutes ces données sont immédiatement centralisées et analysées dans un poste de commandement. Coût de l'opération: 2 millions de dollars le km.

Depuis décembre 2002, la construction du mur a entraîné l'arrachage de 83 000 oliviers, la destruction de 35 000 m de conduits d'irrigation et 20 000 personnes ont perdu leurs terres. Nous apprendrons plus tard que le camp de l'AWC que nous avons visité a été démantelé par la police de la colonie Ariel. Plusieurs militants ont été arrêtés et la maison d'un des responsables du camp a été détruite.

Dimanche 15 juin

Journée repos, visite de Jérusalem. Changement d'hôtel pour Astrid, Sylvie et Françoise, qui rejoignent Lise et Safia.

Lundi 16 juin Bethlehem

A l'entrée de Bethlehem, nous passons devant le tombeau de Rachel, entouré de mur et transformé en base militaire.

Dès notre arrivée, nous sommes assaillis par les vendeurs à la sauvette, surpris de voir enfin des touristes. Nous rencontrons des militants de l'UPMRC de Bethlehem qui nous apprennent que dans cette région, il y a un médecin pour 1'000 habitants, alors que dans le

nord de la Cisjordanie, il n'y en a qu'un pour 5'000 habitants. Puis nous repartons et, après avoir traversé les villages de Saint Georges et de Dohar, nous arrivons à Beit Jala.

« Le 30 août 1970, le gouvernement israélien a exproprié 2700 dunums (270 ha) de terres privées à Beit Jala, Beit Safala et Sharafat pour des «raisons d'utilité publique». Seule une petite partie des terres a été ostensiblement acquise contre de l'argent; en règle générale, elles ont été acquises par falsification de documents ou par des hommes de paille se faisant passer pour des Arabes. Quelques propriétaires se sont adressés à la Cour Suprême israélienne, mais en vain. La colonie de Gilo a été établie sur ces terres. Elle fait face à Beit Jala, de l'autre côté d'une profonde vallée où passe la route des "tunnels" reliant Jérusalem au bloc de colonies juives du Goush Etzion, dans le sud de la Cisjordanie. » (Texte de Uri Avneri).

La colonie est un véritable blockhaus de béton. Elle compte 30'000 habitants, pour la plupart des nouveaux immigrants à revenus modestes, et est l'une des plus importantes colonies israéliennes. Les habitants de Beit Jala considèrent Gilo comme une colonie située sur leur territoire. Refusant d'accepter cette expropriation, ils ripostent régulièrement aux coups de feu tirés par les colons. Beit Jala a été évacuée à plusieurs reprises et plusieurs fois occupée violemment par l'armée.

Nous passons ensuite près d'un monastère en réparation qui a été bombardé par l'armée.

Nous nous arrêtons près d'une route barrée par deux immenses tas de terre éloignés d'une cinquantaine de mètres l'un de l'autre. Entre les deux monticules, la route a été entièrement pulvérisée, pour bien montrer aux Palestiniens que, même s'ils enlèvent les tas de terre, la route restera inutilisable. Ce barrage n'a aucune justification sécuritaire; il n'a pour but que de rendre la vie quotidienne encore plus difficile. Nous passons près d'une très belle maison, très endommagée, qui a été bombardée près de cent fois, puis nous traversons Beit Sahour, ville où habite notre guide, Ramzi Salsa. Il connaît bien la France où il s'est déjà rendu.

Nous visitons ensuite la Basilique de la Nativité où, en avril 2002, plus de deux cents résistants palestiniens s'étaient réfugiés, et qui a été assiégée pendant cinquante jours par l'armée israélienne. L'entrée minuscule de la Basilique s'ouvre dans un mur où se dessinent les cintres et les pilastres de portes plus monumentales. Notre guide nous explique: « Celle-ci date de l'ère byzantine, celle-là était celle des croisés, conçue pour laisser passer leurs chevaux. Puis Soliman les a fait murer et n'a laissé que la petite entrée actuelle, estimant qu'il convient à tout homme de se baisser lorsqu'il pénètre dans la maison de Dieu.» Puis il nous montre de petits cratères qui criblent le mur de toute part: « Et ça, ce sont les impacts des balles tirées par l'armée israélienne.» Chaque civilisation laisse les traces qu'elle mérite. Après cinquante jours de sièges particulièrement éprouvants, les combattants palestiniens purent enfin sortir de la Basilique. Bilan du siège : 9 Palestiniens tués, 25 blessés, 13 expulsés en Europe, 26 à Gaza. Les autres ont été arrêtés, puis relâchés (devant les caméras de TV), mais un mois plus tard, ils étaient de nouveau en prison.

Mardi 17 juin Hébron

Nous partons le matin pour Hébron. Arrivés au premier check-point, le soldat veut bien nous laisser passer mais refuse l'entrée à notre chauffeur. Après dix minutes de négociations, Nour peut finalement continuer avec nous. Nous voyons beaucoup de gens à pied le long de la route, car les voitures et les bus bloqués au check-point sont nombreux. Toutes les routes secondaires menant à la ville sont fermées par des monticules de terre. Au second check-point, nous avons beau insister, pas question de passer. Nour nous emmène alors vers un autre accès, où nous tombons hélas sur une patrouille «volante». Longue discussion avec les soldats qui acceptent finalement de nous laisser passer à pied mais l'interdisent à Nour. Nous faisons mine d'hésiter à continuer sans lui, nous discutons sans fin entre nous et, lorsqu'enfin la patrouille s'en est allée, nous franchissons tous le monticule qui barre la route. Quelques centaines de mètres plus loin, nous prenons un taxi qui nous mène à Hébron.

Les Palestiniens d'Hébron vivent, au quotidien, une occupation particulièrement pénible. Les 140'000 habitants de la ville se répartissent sur deux zones, H1 et H2.

Zone H1: 120'000 Palestiniens, 80% de la ville, théoriquement sous autorité palestinienne. C'est le quartier commerçant de la ville.

Zone H2: 20'000 Palestiniens, 500 colons, 20% de la ville, sous autorité israélienne. Vieille ville et sites historiques, dont la Mosquée d'Abraham (lieu de culte musulman) et le Tombeau des Patriarches qui abrite les tombeaux d'Abraham, Isaac et Jacob. Ces personnages étant sacrés pour les trois religions du Livre, le bâtiment comporte une partie "mosquée" et une partie "synagogue". Les tombeaux d'Isaac et Jacob sont dans la partie "mosquée". Le tombeau d'Abraham est situé dans une pièce entre la mosquée et la synagogue et n'est visible que de quelques fenêtres. On pouvait voir ainsi juifs et musulmans prier face à face. L'imbrication des deux communautés, l'une israélienne, libre de ses mouvements et l'autre palestinienne, privée de liberté, attise la haine.

Le couvre-feu est permanent sur la zone H2 (sous contrôle israélien) depuis le 15 novembre 2002, et sur la zone H1 (sous contrôle palestinien) depuis le 30 janvier 2003. C'est l'autorité israélienne qui a désormais la mainmise sur les deux zones.

Les 500 colons (qui justifient l'occupation militaire) sont protégés par 2'500 soldats.

Les 5'000 Palestiniens vivant dans la vieille ville à proximité des quartiers des colons subissent les pires harcèlements. Les colons mettent les magasins à sac, coupent les lignes électriques et détruisent les canalisations d'eau et les voitures, agressent les écoliers. Ils sont sûrs de leur bon droit et convaincus d'accomplir un devoir sacré pour judaïser ce qu'ils appellent "la ville des Patriarches", en référence aux tombeaux d'Abraham et de Sarah. Un projet est en cours pour la construction d'un passage sécurisé, une "promenade des colons" qui devrait relier la colonie de Kiryat Arba sur le flanc est d'Hébron à la vieille ville. D'après les plans, il est prévu de confisquer 64 lots de propriété privée palestinienne et de raser au moins 16 maisons (50 maisons d'après d'autres estimations).

Aujourd'hui la ville ressemble à une ville fantôme. Aucun va-et-vient entre les deux zones, le couvre-feu peut aller jusqu'à l'interdiction de sortir de sa maison. La vie s'arrête, les écoles sont fermées, de même que les universités, les clubs sportifs et tous les lieux de vie sociale.

Nous rencontrons un médecin et un agriculteur qui travaille comme volontaire au PARC. Nous tentons en vain de pénétrer dans la vieille ville, complètement bouclée. Aux trois barrages où nous nous présentons, les soldats nous empêchent de passer. A l'un de ces barrages, deux dames accompagnées de leurs enfants, qui cherchent à rentrer chez elles, sont impitoyablement refoulées. Un vieil homme, lui, a plus de chance et peut rentrer dans la vieille ville. Avant d'arriver au troisième barrage, nous parcourons une rue où pratiquement tous les magasins sont fermés. Les soldats nous tiennent à distance, nous menaçant de leurs armes pointées sur nous. Seul notre accompagnateur peut s'approcher et demander l'autorisation de passer. Le refus est très ferme. Deux employés de la mairie d'Hébron, qui ont un laissez-passer, peuvent entrer.

Nous déjeunons au premier étage d'un restaurant que des rideaux divisent en petits "salons", protégeant ainsi les femmes des regards des autres clients.

Le volontaire travaillant au PARC nous dit que malgré les difficultés dues à l'occupation, une partie des 36'000 tonnes d'huile d'olive produite annuellement peut être exportée. Pour ce qui ne peut être exporté, une grande partie en est transformée en produits dérivés (savons par ex.).

En revenant à Jérusalem, nous voyons beaucoup d'auto-stoppeurs. Nour nous dit qu'il n'a pas le droit de prendre quelqu'un en stop; il risquerait 1'000 shekels d'amende et la confiscation de son véhicule pendant un mois.

Mercredi 18 juin

A 8h40 nous partons pour Jéricho et la Mer Morte par Allon Road. En cours de route, Nour nous emmène voir le Monastère Saint Georges, situé au fond d'un magnifique canyon. Un véhicule militaire barre la route d'accès au monastère.

Avant l'entrée de Jéricho, Nour se fait insulter par un soldat israélien qui donne un grand coup de crosse dans la carrosserie du bus, sous prétexte qu'il n'a pas attendu d'avoir son autorisation pour s'avancer vers le check-point. Nour, qui parle parfaitement l'hébreu, réagit

vivement, n'acceptant pas les insultes et haussant la voix; d'autres militaires s'approchent alors, découvrent les paisibles touristes que nous sommes... et s'excusent tout en nous souhaitant «un bon séjour en Israël».

Après une baignade dans la Mer Morte, nous retournons à Jéricho où nous visitons la ville, les ruines d'un palais des Omeyades (détruit par un tremblement de terre quatre ans seulement après sa construction), puis un monastère construit sur le Mont de la Tentation par les orthodoxes, à la fin du XIXème siècle.

Jeudi 19 juin - dimanche 22 juin

Départ étalé sur quatre jours des participants, sans plus ni moins de problèmes à l'aéroport de Tel Aviv que lors de l'arrivée.

Raymond



**Photos du mur
juin 2003
Alain**